

Coq en stock

Matthieu Guigo

Coq en stock

(Chronique d'un intérimaire à l'usine)

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12137-6

Avant-propos

Après un an de chômage, Matthieu Guigo a poussé la porte d'une boîte d'intérim. Il en est ressorti avec un tee-shirt promotionnel et un voyage pour l'enfer ; un enfer (à ne pas prendre au premier degré !), sis en Vendée, qui n'est autre qu'un abattoir pour gallinacés.

Ne faisons pas de ce court récit ce qu'il n'est pas. L'auteur a fait des études de lettres, pas d'histoire ni de sociologie. Il a lu et apprécié le travail de Christophe Guilluy sur la fameuse « France périphérique » au point d'écrire que ce travail a bénéficié d'un « large consensus »... ce qui est tout sauf le cas, le livre ayant au contraire été fortement critiqué par la communauté scientifique des géographes comme des sociologues, à défaut de l'être par certains acteurs médiatiques que cette défense du « petit blanc » oublié de tous ne laissaient (politiquement) pas indifférents en ces temps de querelles identitaires.

En moins de quarante pages, Matthieu Guigo ne propose pas un portrait de cette Vendée conservatrice (qui m'a vu naître... et la fuir !), avec son capitalisme familial, cette terre de peu de chômage et de bas salaires, où la misère est présente mais discrète, car rurale et si loin des attentions médiatiques. Il ne décrit pas en détail, tel un ergonomiste, les postes de travail et les façons de travailler, ni n'en appelle à la révolte contre l'ordre usinier.

« Coq en stock » est une chronique. Celle d'un homme plongé dans un univers inédit pour lui, et qu'il découvre avec un regard parfois (faussement) candide, et avec tout son corps. Car le corps souffre, une fois qu'il est avalé par le « ventre froid de [cette]

baleine gigantesque » où règnent le bruit et le métal, une fois qu'il est soumis à la chaîne et à ses cadences, chargé de remplir les barquettes de « matière » sans barguigner. La volaille n'est plus volaille : la main du prolétaire aux ordres l'a transformée en matière, de la même façon que l'ordre usinier, déshumanisant, a fait de l'être humain un facteur de production qui n'attend du labeur aucune satisfaction autre que le salaire et, en bout de chaîne, une pension de retraite. Et Dieu qu'elles sont longues ces heures du lundi quand on sait qu'il faudra tenir la semaine. Matthieu Guigo éprouve alors « la fatigue du temps qui ne passe pas », cet « ennui difficile à vaincre ». Et dire que certains sont là depuis tant et tant d'années.

Le 24 décembre, l'auteur a quitté l'enfer. La boîte d'intérim lui avait offert un tee-shirt en guise de bienvenue, l'entreprise lui a offert de la « matière » à rôtir avant le 26, DLC oblige. Joyeux Noël...

Christophe Patillon

Redonnez-leur

Redonnez-leur ce qui n'est plus présent en eux,
Ils reverront le grain de la moisson s'enfermer dans
L'épi et s'agiter sur l'herbe.
Apprenez-leur, de la chute à l'essor, les douze mois
De leur visage,
Ils chériront le vide de leur cœur jusqu'au désir
Suivant ;
Car rien ne fait naufrage ou ne se plaît aux cendres ;
Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits,
Point ne l'émeut l'échec quoiqu'il ait tout perdu.

Fureur et mystère (René Char)

Une France périphérique

Montaigu, célèbre par la chanson (De Nantes à Montaigu... la digue la digue...) n'est pas une ville où l'on choisit de s'installer ; on y vient un peu par hasard, un peu par nécessité. La vie semble y être moins chère mais cela reste très subjectif, une impression. La population n'est pas constituée uniquement de « petits blancs » qui auraient subi l'exode des grandes villes et de leurs banlieues vers un rural (« un périurbain ») plus prometteur.

Il n'y a pas de loi ici, dirait-on, rien qui n'explique la composition de la foule. Montaigu se trouve en Vendée. Christophe Guilluy, dans son livre resté fameux : *La France périphérique* paru en 2014 et faisant suite à deux études : *Atlas des nouvelles fractures sociales* et *Fractures Françaises*, dresse une véritable cartographie des zones appelées donc « périphériques » : ceci est maintenant très factuel et scientifique, explication du large consensus dont le livre a bénéficié.

Dans cet ouvrage l'auteur, géographe, parle notamment d'une « relocalisation » et d'un « attachement à un capital d'autochtonie, à des valeurs traditionnelles ». La première assertion est en partie vraie pour le cas de la Vendée, en partie seulement, car en fait ce département a toujours été conscient du capital irremplaçable de ses valeurs, par exemple catholiques ou familiales. Il se trouve donc qu'il n'est pas question de délocalisation ou relocalisation. C'est ce cœur vendéen – dont le département a fait son emblème – qui tient encore la population par l'entraide, l'économie par la cooptation...

Cela ne masque en rien les difficultés profondes qui traversent le territoire (manque de services publics ou absence totale – il ne subsiste plus d'accueil à la Sécurité Sociale depuis 2019 entre

autres) de plus en plus criantes à mesure que l'on s'enfonce dans le sud du département... Luçon... Fontenay le Comte...

Il faut l'admettre, Montaigu, qui regroupe en fait maintenant sept communes, bénéficie de sa proximité avec Nantes, devenue désormais métropole, et partage nombre de ses frontières avec la Loire Atlantique. Ceci fait également que l'immigration n'est pas exempte ici ; diverses communautés se retrouvent et vivent peu ou prou en phase avec les « petits blancs ». Ce caractère de « plaque tournante » de la ville, du fait de sa proximité avec une métropole, un département plus riche et un front de mer attractif, donne lieu à ce que Guilluy appelle donc un « vivre-ensemble séparé ». Car cette partie de la Vendée a compris son intérêt à miser sur l'usine et le travail intérimaire.

Tandis que « les petits blancs » vendéens ont accepté le deal « sauvegarde des valeurs contre flexibilité », les autres communautés, de toutes origines, ont été attirées sans doute par ce relatif dynamisme industriel et ont donc quitté une précarité financière pour « cohabiter » en Vendée : territoire avec lequel ils partagent au moins le caractère dit populaire. Tout au moins savent-ils, à l'instar des Vendéens, qu'ils ne font plus partie de l'autre France mise à jour et théorisée par Guilluy : La France métropolitaine.

Vive la crise

A Montaignu donc, il y a beaucoup de « boîtes » d'intérim comme on dit (il est à vrai dire difficile de les dénombrer et même le guide *Terres de Montaignu 2018* semble en oublier quelques-unes) ; ce sont des agences au pas de porte un peu terne, aux enseignes pas toujours très lumineuses. On m'avait d'ailleurs déjà prévenu : « Ici c'est l'intérim qui marche, y'a que ça » ; c'était une conseillère de chez Paul emploie, selon la boutade maintenant éculée. J'étais à un de ces entretiens obligatoires, de ceux dont on sait bien qu'ils ne servent pas à grand-chose, dont on se passerait bien donc, mais où il est vivement conseillé de faire ne serait-ce qu'acte de présence. Il faut bien que la comédie se joue entre Mme la conseillère et M. du chômeur, selon des actes prévisibles et des rôles distribués à l'avance, pour ressembler à ces farces que l'on jouait déjà au Moyen-Age dans la rue et qui empruntaient à la fois au grand guignolesque et à la Commedia dell Arte. Les gens à cette époque en étaient particulièrement friands. Je pense, moi, à Guignol tout simplement. Je me dis que l'état tient le bâton, la conseillère a la parole et le chômeur reçoit les coups. Les questions sont toujours les mêmes :

« Où en êtes-vous de vos recherches ? Avez-vous postulé à des postes dernièrement ? »

Et puis, même si les questions ne sont pas posées, elles sont latentes, quelque part dans un coin de tête de part et d'autre de la table. On se demande quand elles vont surgir, après quelle information, quelle invitation à tel forum ? On se demande quand sera évoquée la fin des indemnisations qui approche, quand sera mis sur la sellette l'indésirable sans emploi.

Alors que j'écris ces lignes, je me rends compte à quel point le sans-emploi est proche du sans-abri, du sans-papier... voire du sans-dent ! Je me plais à imaginer une société avec des « avec ». Untel serait avec travail, avec succès, avec joie... Il semble que cette société ait disparu ou bien qu'elle n'ait jamais existé. Il faut faire avec, dit-on souvent, hélas je pense au contraire qu'il va falloir de plus en plus faire « sans ».

Moi, pour le moment en tout cas, je fais sans travail ; c'est-à-dire que je vis sans travailler, ce qui n'est pas une sinécure. Mais cela implique beaucoup de choses dont il ne sera pas question ici. Car j'ai décidé de prendre à contre-pied la conseillère et lorsqu'elle me dit qu'elle peut me trouver du travail par intérim, je lui réponds que pour ça je n'ai pas besoin d'elle.

Il y a en effet pléthore d'agences et non des moindres ; les Adecco, Randstatt et compagnie... ils sont tous là, au moins une quinzaine ! Ah, le bon vieux CDI de derrière les fagots, celui-là qu'on ramenait tout fiérot comme un chien son bâton à sa maman, à sa chérie. Fini le CDI ! Y'a l'intérim ! Et je pense à ce Vive la crise que présentait, non sans culot politique, le vieil Yves Montand. D'ailleurs je pense à cette vieille France qui n'en finit pas de mourir et qu'on finira bien par abattre. Pourquoi la Grèce et pourquoi pas la France ? Et puis je pense aux os du pauvre chanteur, ceux-là qu'on est allé déterrer parce qu'une enfant était en mal de reconnaissance. Finalement il n'y a pas que les chômeurs que l'on tyrannise ; tout dans cette société doit rendre compte. Nous sommes comptables de nos faits et de nos gestes, comptables de notre vie, de notre passé, de notre mort...

M'étant présenté sans succès dans plusieurs des agences citées pour un poste improbable d'employé en magasin (ECM : employé commercial en magasin), j'ai jeté mon dévolu – sur les conseils avisés d'un ami RMiste qui est en fait au RSA – sur l'une d'entre elles moins prestigieuses. Elle a quand même pignon sur rue comme on dit, j'y rentre donc dans le début de l'un de ces après-midis. L'agence qui s'appelle x paraît bien sombre de la rue, à tel point que

je me demande si à cette heure, quatorze heures, elle est déjà ouverte. Je pousse la porte, non sans hésitation, et je me positionne sur le paillason en attendant que l'on me sourit et me dise bonjour. Je finis par m'avancer et me trouver en face d'une jeune et jolie femme. Je lui dis : « Bonjour, je m'appelle Matthieu Guigo » en buvant quelque peu sur mon nom, comme si j'assumais mal ma présence devant elle. Je continue par : « Je cherche... » ce qu'elle s'empresse de compléter par « du travail... ». Je souris aussi devant la banalité de la scène et de mes propos. Mais la femme embraye et me signale tout de suite qu'elle recherche une ou deux personnes pour travailler dans une usine de volaille ; elle précise juste qu'il ne faut pas avoir le vertige et que cela exige d'accepter de bosser dans le froid, suivant des horaires flexibles. Ce à quoi je réponds que je cherche du travail et que peu m'importent les conditions. L'affaire se conclut très rapidement après quelques précisions et questions d'usage, ainsi qu'un test des 7 erreurs qui en comporte en fait une trentaine sur la sécurité dans un entrepôt logistique. Ça y est, je vais travailler après un an de chômage-dû ; je m'imagine déjà comme en apesanteur perché à des hauteurs dignes de l'Everest. Je constaterai plus tard que ce n'est pas du vertige dont il faut avoir peur mais du travail en lui-même, tant il semble fastidieux.

Pour l'heure je reçois en cadeau de bienvenu un tee-shirt sur lequel est inscrit :

Satisfaction/Solutions/Accompagnement/Prévention/Ressources humaines/Handicap/Interim/Qualité/Conseil/Performance/Evaluation/x/Cdd/Cdi/Mission/Recrutement/Emploi/Developpementdurable/Compétences/Sécurité/Emploi/Insertion/Recrutement/Compétences/Environnement/Formation/Insertion/Sur-mesure/Parcours professionnels

Une vraie liste à la Prévert, un peu fourre-tout j'en ai bien peur. Des mots en plus gros s'en détachent comme :

Intérim / x / Satisfaction / Humaines /
Recrutement / Sur-mesure